

Passé composé

P. Taieb

*Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !*

Amos Oz commence son livre, *Une histoire d'amour et de ténèbres*¹, par cette phrase : « Je suis né et j'ai grandi dans un rez-de-chaussée exigü, bas de plafond, d'environ trente mètres carrés : mes parents dormaient sur un canapé qui, une fois ouvert pour la nuit, occupait presque entièrement l'espace, d'un mur à l'autre de la chambre ». Ce début a été un déclic. Il a libéré le récit du monde que j'ai connu qui attendait en moi. Après tant de mondes d'hier successifs, ce n'est pas très original, et même risqué. Alors ? ... Alors surgit l'appétit de ma mère retrouvant dans *Façons de dire, façons de faire*² toutes choses dans lesquelles elle avait été. Et aussi le ressouvenir de l'agrippement paternel, si agaçant par moments, à celles dont le présent n'avait même plus l'idée.



Je suis née dans un appartement situé au 10 de la rue de Hollande à Tunis, et mes deux frères aussi, car à l'époque les naissances comme les morts se passaient à domicile. Ma mère conservait de ses accouchements l'aspect rigolo : mon père et ma tante Denise tapant la *chkouba* et se disputant pendant qu'elle souffrait mille morts en attendant la sage-femme. Et l'enfant que j'étais l'audition de ses douleurs. J'ai vécu à Tunis jusqu'à l'âge de treize ans. Après quoi, j'ai eu de Paris, non pas ma deuxième naissance, mais ma véritable naissance.

1. Amos Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, traduit de l'Hébreu par Sylvie Cohen. Paris, Gallimard, 2013.

2. Le titre complet est : *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Son auteur est Yvonne Verdier. Paris, Gallimard, 1991.

Passé

L'appartement était situé au deuxième étage de la partie B du 10. A l'étage il y en avait trois : le nôtre à droite quand on montait, au centre, celui occupé par une personne seule, madame Vaschetti, et à gauche par un couple ni vieux ni jeune dont le cabot aboyait à chaque bruit qu'il entendait sur le palier. L'appartement n'était pas grand. On entrait dans un couloir ni long ni court avec à droite le bureau de mon père, qui sans être interdit avait figure de sanctuaire. Passé le bureau, le couloir débouchait sur un atrium qui distribuait d'un côté la cuisine puis la chambre de mes parents, en face la salle de bains, et de l'autre côté une pièce formant salle à manger salon. C'était là et sur un divan, qui face à deux fauteuils d'occasion servait de canapé, que je dormais. Le divan utilisait la partie longue d'un renfoncement créé par une cheminée désœuvrée, dans laquelle se fourvoyaient parfois des rouges-gorges. Passée l'hébertude de la chute, c'était la panique jusqu'à ce que par la fenêtre vivement ouverte l'air les happe trop heureux. La nuit, dans l'entre-deux des volets, j'essayais d'apercevoir les constellations dont le poète et la musique restituent la course¹. Le jour, la ruelle, sur laquelle elle donnait, formait le champ de mes observations.

La rue d'Alsace, rebaptisée *El Koufa*, était parallèle à la rue de Hollande. Les spectacles qui s'y déroulaient ordinairement n'étaient pas lassants. Leur monde attendu rendait plus sensible ce qui ne l'était pas. Sa partie de ciel était un théâtre d'hirondelles, qui se poursuivaient avec des pépiements aigus semblablement au brouhaha joyeux des récréations. Leurs rondes survolaient les toits bas de hangars, qui s'étendaient jusqu'à la rue de Grèce et au-delà desquels on apercevait les immeubles de l'avenue de Carthage. Je crois me souvenir qu'on y entreposait pour la partie la plus proche des produits pharmaceutiques. Tous les jours la secré-

1. ... *notte il carro stellato in giro mena...* Pétrarque / Monteverdi.

taire, Madame Nahmias, jouait la même scène avec le factotum, que la chaleur poussait à somnoler dans les temps morts. Sur le pas de la porte des locaux, elle appelait d'une voix haut perchée « *Ahmed!* ». Et Ahmed, tout du long sur le sol un pavé sous la tête, répondait invariablement par le même grognement las : « *han...* ».

Faisait suite aux hangars un enclos où les porteurs de Tunis rangeaient leurs charrettes à bras. Ils y partageaient leur ordinaire frugal devant la cahute du gardien marocain, qui se prosternait à l'heure de la prière et dont l'observance était peut-être ce qui lui valait d'être appelé *Haj Miloud*. En continuant vers la rue de Portugal, renommée *Farhat Hached*, se tenait un atelier de réparations mécaniques. Ce qu'on en voyait du deuxième étage c'étaient des engins massifs levés ou déposés au moyen d'un palan dont le tintement aigrelet des chaînes sur les poulies mettait en musique les efforts des ouvriers. Enfin terminant la ruelle, un bar d'angle, le Napoléon. C'était là que, munie d'un broc de faïence, j'avais pour mission de ramener de la bière que le patron tirait du fût. Le broc a fini son usage sur une plaisanterie : « Voilà une bière bien frappée ! ». En redoublant la parole le geste déclencha en même temps que le bris de l'ustensile l'hilarité et la déconvenue.

La rue d'Alsace, que croisait bien évidemment la rue de Lorraine, accueillait les petits métiers et parfois des musiciens ambulants, auxquels on jetait des pièces enveloppées dans du papier. Un beau jour survient la conscience de la disparition de tout ce monde, que les sollicitations du présent et la préoccupation des futurs avaient jusque là dérobée. Résonnent alors le refrain du rémouleur poussant sa carriole « *A l'aiguiser les ciseaux, à l'aiguiser les couteaux, rémouleur* », le cri du vitrier, portant son attirail sur le dos « *Vitrier ! Vitrier !* » ou celui du rétameur qui donnait un sursis aux récipients usés et à leurs anses branlantes. Mais

Passé

l'attraction des fins de semaine, c'était l'accessoire des mariages dont on imaginait le principal sans vraiment le voir. Les Italiens de *la petite Sicile* les célébraient en grande pompe et venaient en procession de calèches immortaliser leurs protagonistes chez le Harcourt de l'immeuble, le photographe Perrin. Alors, une fois débarqués mariés et entourés côté rue de Hollande, les cochers venaient garer leur véhicule dans la rue d'Alsace dans un tintamarre de sabots de chevaux et de roues sur le macadam. Parfois on voyait même descendre la mariée à cause de la grande agitation que provoquaient la traîne de sa robe, les bouffées vaporeuses de tulle de son voile et le tralala des bouquets et des gerbes.

Je ne connais pas grand-chose de la Tunisie et du reste du Maghreb. Et je n'en connais qu'à peine plus de Tunis même. Cela tient à la période, la guerre qui ne prédisposait pas aux voyages et l'après-guerre qui n'était pas l'Eden. Les façons de vivre d'alors, en particulier dans un pays chaud y étaient aussi pour quelque chose. Dans le halo de la nébuleuse Taieb, la maison et le lycée formaient donc les deux pôles de ma vie. Entre les deux, le centre de la ville était l'ordinaire, outrepassé parfois par quelques digressions : le parc du *Belvédère* aux allées de terre battue dure comme du béton, où les paysages et la *koubba* avaient cette fatigue qu'à force donne l'abandon ; l'*Ariana* où, à l'automne, la floraison des adonides tapissait des champs entiers de leurs gouttes de sang ; le *Bardo*, où avait été établi le protectorat ; les collines de *Montfleury* où nous allions en visite chez les époux Antoine, leurs deux filles Claudine et Christiane, et Madame Gilles leur grand-mère. J'oublie : dans ma petite enfance le manège à étage de l'Esplanade de l'avenue Gambetta où les chevaux qui montaient et descendaient au son du limonaire remplaçaient les épaules de mon père. C'était là que nous al-

composé

lions assister au défilé du 14 juillet, dont la fantasia du 4^{ème} régiment de *Spahis* formait le clou dans une odeur de poudre et de poussière mêlée au fracas des salves sur le continuum précipité des sabots sur le sol. Quant aux plages, c'étaient des extras. Elles n'étaient d'ailleurs pas indispensables. Pour les rêves ultramarins il y avait le port à proximité, et encore plus proches, les livres, et plus encore la formidable faculté de mon père à changer le plomb en or, à nimber la réalité de tous les rêves passés, présents et à-venir.

Pour aller en classe, il fallait tourner dans la rue de Portugal, suivre la rue de Belgique et traverser la place de la Gare pour gagner la rue de Russie où était situé le lycée. C'était mieux que de passer par la rue d'Italie, croiser la rue d'Angleterre épice de la famille avec ma grand-mère d'un côté et, strictement en face, mon oncle Camille et ma tante Denise de l'autre, pour retrouver la rue de Russie. Au fond tous les jours sans le savoir je parcourais l'Europe et sans le savoir l'Europe était déjà ma destination.

A cet endroit de la rue de Portugal j'ai vaguement en mémoire qu'il y avait quelques stands mobiles où des marchands débitaient des boissons et des sucreries, notamment tranché dans des mottes une sorte de nougat dur dont les couleurs orientales rose et vert auraient d'autant plus fait mon bonheur que je ne crois pas en avoir jamais goûté. Et, spécialement dans cette rue, je ne sais pourquoi, je vois encore passer, de temps à autre, un *araba* rempli de caroubes, à l'arrière duquel, comme à l'arrière des calèches, des gamins s'accrochaient en catimini et se faisaient transporter en riant.

La place de la Gare offrait le spectacle permanent et énigmatique des diseurs de bonne aventure. Je ne connais pas le terme pour les hommes mais pour les femmes, on les appelait *degeza*, qui pouvait aussi s'entendre au sens de *sorcière*. Assis à même le sol ou accroupis, du sable étalé de-

Passé

vant eux sur un morceau de jute, ils y traçaient du doigt des signes, dont je ne voyais pas le dessin et auxquels de toute façon je n'aurais rien compris. Ils les effaçaient en brouillant le sable de la main, et dans le sable redevenu sable ils recommençaient et effaçaient en empreintes éphémères ce que le sort disait. La survenue d'un *boussadia* faisait monter la température et troubler ses langueurs. Son accoutrement et sa danse en forme de transe réveillaient les effrois obscurs des sortilèges archaïques. Plus rarement on avait droit au charmeur de serpent, dont la clarinette aigre finissait par envoûter plus que le serpent pour lequel elle semblait un signal.

Le lycée était la part de ma vie qui n'appartenait pas à mes parents, bien que mes succès y fussent attendus. Je précise tout de suite que les rigueurs de cette attente, même si les principes en étaient alors comparables, n'avaient pas la rudesse de celles dont on ne savait pas très bien si la comtesse de Ségur en faisait l'article ou donnait à penser qu'on l'avait échappé belle. Il est vrai que, sans être à court de vitalité, il fallait être née Rostopchine pour avoir l'idée de découper une guêpe en rondelles. Je précise aussi que ce n'était pas par opposition à ces rigueurs que la scolarité avait à mes yeux valeur de Cité interdite. Simplement en franchissant la porte du lycée je passais d'une forme d'existence à une autre. Il devait y avoir des écoles primaires à Tunis. Mais je n'ai connu, de la 12^{ème} à la 4^{ème}, que le lycée Armand Fallières, qui englobait en un seul établissement les enseignements primaire et secondaire suivant qu'on entrait par la rue d'Angleterre ou par la rue de Russie. Les « jeunes filles » étaient alors séparées des garçons, et, signe aussi des temps, l'emplacement du lycée était nettement moins étendu et aussi moins en vue que celui du très fameux lycée Carnot situé entre l'avenue Roustan et l'avenue de Paris. La

composé

réquisition de Carnot par la Kommandantur pendant l'Occupation, puis en 1943 par les Alliés a rompu momentanément ce confinement des sexes. Les petites classes de Carnot ont déboulé au petit lycée. Du coup les récréations sont devenues nettement plus animées. Les garçons s'amusaient à former des chaînes et fonçaient, avec des rôles destinés à susciter l'effroi, encercler les filles, qui, constat consternant, fuyaient de tous côtés avec les cris perçants adéquats. J'aimais mieux occuper ces moments à incarner des épisodes plus littéraires. Dans l'explosion ambiante l'idéal aurait été d'accoutrer les gendarmes et les voleurs en chevauchée des mousquetaires déjouant les traquenards que leur tendaient Milady et Rochefort, âmes damnées du cardinal. Mais les cours d'école pouvaient être cruelles aux mimes, privés alors de l'intronisation des Monty Python. Aussi se rabattait-on sur la destination de la chevauchée : la remise par d'Artagnan au duc de Buckingham d'une missive d'Anne d'Autriche écrite à l'encre sympathique. Cette particularité établissait entre le lycée et la maison un autre pont que les devoirs et les leçons : résultat du jus de citron le message était écrit à l'aveugle avec une plume de poulet appointée, son contenu révélé ou calciné par l'exposition du pseudo parchemin à la flamme d'une bougie.

Avant et après ces jeux biquotidiens on entrait et on sortait de classe et du lycée en rang par deux. L'équipement des salles prolongeait ces défilés écoliers. Les pupitres n'étaient pas individuels, mais d'un seul tenant pour deux, comme le banc dont ils étaient solidaires, et se disposaient en trois ou quatre rangées jusqu'au fond de la salle. Leur dessus était mobile, de sorte qu'ils formaient aussi casier, et la partie fixe au-dessus des charnières logeait un encrier en porcelaine blanche et une rainure pour le porte-plume doté d'une plume Sergent Major. A l'entrée des professeurs,

Passé

quand toute la classe se levait et s'alignait de part et d'autre des bancs, nous étions comme une compagnie se figeant au commandement : «Garde à vous ! Fixe !» avec le même seul bruit collectif. A posteriori il y a eu même « mieux » dans le genre militaire. A la maternelle, au matin, on assistait au lever des couleurs et l'on chantait : « Maréchal, nous voilà ! ». C'était en 1941 et je m'en souviens, parce qu'à ce rituel sont liées les scénettes auxquelles on nous occupait la journée. Celles-ci devaient plus aux *Trois petits cochons* ou aux sept nains de *Blanche-Neige* qu'à l'endoctrinement et me paraient de l'admiration de mon petit frère Francis à qui je les jouais en rentrant.

Francis est né en octobre 1940 et mort de granulie en juillet 1942. De sa courte existence je conserve surtout, comme une photo estompée, toujours poignante, sa joie lors de nos retrouvailles à *Aïn Draham*, un village dans la montagne, proche de *Tabarka*, dont l'altitude était censée lui apporter un soulagement. Il était assis dans sa poussette, amaigri, coiffé d'un petit Bob. Le soleil était déjà haut quand je suis arrivée. Du plus loin qu'il m'a vue il a oublié la maladie qui l'exténuaient pour me tendre les bras. Bien plus tard, dans les années huppées de ma vie, l'enthousiasme manifesté par les enfants présents à l'issue d'un parcours équestre particulièrement vif m'a rappelé cet élan d'affection. Après Francis je suis redevenue jusqu'en 1946 la fille unique que j'étais avant lui, à une différence près qui préservait sans parler sa place parmi nous. Ma mère n'a simplement plus voulu que soit jamais fêté son anniversaire, à la date duquel, le 22 mai, le diagnostic funeste était tombé. C'est pourquoi mon obstination à l'observer, parce qu'il faisait partie des convenances rabâchées, a toujours fait un *flop*. Quel lieu, quelle pierre, quelle inscription auraient pu mieux que la date de son propre commencement

rappeler indéfiniment le souvenir. Il se peut finalement que mon incompréhension l'ait aussi servi.

En vérité je n'ai jamais été fille unique, d'abord parce que la vie simple qu'on menait à l'époque, le fait que les règles étaient les règles, en privaient de sens l'idée, ensuite parce que la rue et les enfants du voisinage formaient et le terrain et les compagnons de jeux simples – Manique, billes, chi four mi – et le spectacle de jeux d'experts comme le Tiro. Plus profondément, je pense que mon père y a été pour beaucoup. Reproduisant pour moi les exploits des héros trépidants du cinéma muet, il dévalait les étages sur la rampe à la manière de *Douglas Fairbanks*, sautait par-dessus sept chaises que j'alignais, me défiait dans des escalades quatre à quatre, qu'il gagnait évidemment. Ce n'était ni contraignant, ni frustrant. C'était joyeux. Les épisodes relatant les aventures d'une petite fille du nom de *Pépé*, qu'il me paraissait inventer chaque soir était en fait nourris des « randonnées automobiles des *Mystères de New York* et des luttes factices entre une police de pacotille et des bandits mirobolants »¹. Pépé c'était *Pearl White*. Avec Papa les péripéties de Pépé Pearl White devenaient des ferraillements féroces dans l'appartement faute de galerie surplombée par un énorme lustre expédient ou s'ouvrant opportunément sur un escalier, ou les pas de deux du noble art au milieu d'un ring imaginaire. Je me rends compte maintenant que les mises en acte de mon père correspondaient au sentiment partagé dont, comme Robert Desnos, Louis

1. « Et, tandis qu'à travers les rues désertes d'un Paris en proie aux démenées belliqueuses, nous quêtions le droit aux aventures ténébreuse de l'amour, sous un ciel déchiré par les projecteurs et les éclatements d'obus, savions-nous que notre désir de fuite et d'évasion, nous le retrouverions à la suite de Pearl White, dans les randonnées automobiles des *Mystères de New-York* et les luttes factices entre une police de pacotille et des bandits mirobolants. » Robert Desnos, *Fantomas, les vampires, les mystères de New York*.

Passé

Delluc¹ et Louis Aragon² nous ont laissé la trace, et qu'elles prolongeaient une vie qui s'était éteinte l'année de ma naissance. Et, alors que la *Semaine de Suzette*, *Bécassine* et *Bicot* étaient l'ordinaire des autres enfants, mon père ajoutait aux extravagances des films du cinéma muet les fumisteries des *Pieds nickelés* dont les noms, Ribouldingue, Filochard et Croquignol, suffisaient à camper les gaillards et à anticiper les épisodes. Ce passé faisait suite à celui de ma petite enfance où mon père jouant Dédale me donnait les ailes d'Icare sur ses jambes repliées, ou, saisissant mes mains bras croisés, me passait par-dessus sa tête pour atterrir sur ses

1. « Son allure et ses gestes, son minimum d'expression – qui n'est pas de l'impuissance – et sa personnalité sportive –boxe, cheval, auto, etc... Tout cela est bel et bien. Mais il y a mieux. Il y a la puissance morale de Pearl White. Moralement, la vue de Pearl White est une vraie cure. ... Au sortir des films de Pearl White, on a envie de conduire autos et avions, de rinker, de nager, de plonger, de tout, de tout, et l'envie n'est pas loin de l'exécution... » In « Pearl White » (1918), Louis Delluc, *Écrits de Cinéma, tome II*, Editions Pierre Lherminier, Cinémathèque Française, Paris, 1986, pp.78-79.

2. « Ce qui fait le théâtre aussi mort pour nous, disait Anicet, c'est sans doute que sa matière unique est la morale, règle de toute action : notre époque ne peut guère s'intéresser à la morale. Au cinéma, la vitesse apparaît dans la vie, et Pearl White n'agit pas pour obéir à sa conscience, mais par sport, par hygiène : elle agit pour agir. Somme toute, l'héroïne de cette aventure n'a aucun besoin de la poursuivre au milieu de tant de dangers. Elle ne sait pas trop au juste lequel des partis en présence a le bon droit pour lui. Cela ne l'empêche pas de se lancer à corps perdu dans la mêlée. Le traître a volé le diamant pour la centième fois. Pearl lui arrache le joyau sous la menace d'un revolver. Elle monte en cab. La voiture était truquée. On jette Pearl dans un souterrain. Pendant ce temps le voleur volé cherche à pénétrer chez elle ; surpris par le journaliste, il se sauve sur les toits ; le publiciste le poursuit, le perd et rencontre fortuitement dans le quartier chinois le borgne qui a joué un rôle louche au cours des incidents antérieurs. À sa suite, il arrive au souterrain où Pearl languit, il va la délivrer : mais, suivi à son tour par le malfaiteur qui vient de lui échapper, il met involontairement celui-ci sur la bonne piste, et quand, après avoir fait sauter l'immeuble avec un explosif récemment inventé, il retrouve la belle évanouie, elle est ligotée et délestée du diamant par le diligent adversaire. Il n'y a eu de place ici que pour les gestes. L'action ne nous a passionnés qu'à titre de tour de force. Qui aurait songé à la discuter ? on n'en avait pas le temps. Voilà bien le spectacle qui convient à ce siècle. » (*Anicet ou Le panorama, roman*. Paris, Gallimard, 1921)

composé

épaules, ou encore, et ça c'était le fin du fin parce que j'y avais une part active, m'enjoignait : « *Serre les poings, tends les bras. Tu les gardes bien tendus, hein ?* ». Alors de toutes mes forces je raidissais mes bras, je posais mes poings sur la paume de ses mains et la petite fille que j'étais avait l'impression de réaliser un tour d'acrobate avec un père doué d'une force herculéenne.

Plus tard les films dominés par le fantastique abattage et la beauté à tomber d'*Errol Flynn*, dont on ne sait si c'était la sienne propre ou l'œuvre inégalée des chefs opérateurs d'alors, concentrèrent pour moi ce que le cinéma muet avait constitué pour mon père. Il me semble que c'est dans un des cinémas de la rue Thiers, peut-être *l'ABC*, que j'ai vu les plus légendaires d'entre eux, Capitaine Blood, La Charge de la brigade légère, Les Aventures de Robin des Bois, tous tournés avec Olivia de Havilland. Mais le film, qui me reste comme le plus enthousiasmant, est *Gentleman Jim* de Raoul Walsh inspiré de la vie du boxeur James J. Corbett. Et celui-là j'en suis sûre était projeté au *Midi Minuit*, à l'angle de l'avenue Jules Ferry et de la rue de Grèce, à proximité du salon de thé *La Royale* dont les tartes aux fraises étaient sans équivalent. Quand j'ai rapporté à mes parents la scène communicative du film, probablement une victoire de Jim Corbett, où la foule explosait en jetant en l'air casquettes et couvre-chefs, croyant qu'il s'agissait des spectateurs de la salle j'ai vu passer l'inquiétude en ombre sur leurs visages. Je me suis récriée : « Mais non ! C'était dans le film ! Vous savez bien que tout ce que font les gens au cinéma c'est de manger des glibettes ». Les *glibettes* sont des pépins de courge séchés et salés, dont on décortique la graine en entrouvrant la cosse avec les dents. On ne pensait guère à leurs vertus nutritionnelles. C'était le pop-corn des cinémas tunisiens. Elles étaient contenues, à la manière des marrons ici en hiver, dans des cornets de papier journal roulés pour

la circonstance. C'est dire que les projections se déroulaient devant un public de rongeurs dont l'éclatement des cosses et leur chute du balcon sur les spectateurs du parterre établissaient la présence.

On ne peut pas être enfant unique, quand on a une ribambelle de cousins. Simplement l'écart d'âge me rendait essentiellement spectatrice de leurs actions ou auditrice de leurs discussions.

Sans égard pour la chronologie ni l'importance je commencerai par *Yvan*. Mes parents en ont eu temporairement la charge. Je ne sais pas trop quel changement pouvait être attendu de l'éloignement d'Yvan de Mondovi et escompté de l'autorité bienveillante de mon père préférablement à la férule du sien. Mon oncle Marcel ne concevait pas qu'Yvan se plaise à l'accordéon plutôt qu'au violon, et s'enrageait qu'il ne devienne pas un nouvel *Jascha Heifetz* du jour au lendemain. A Tunis Yvan a tout de suite remplacé les galopins de Mondovi par les fils du photographe Perrin avec lesquels il passait d'immeuble en immeuble par les terrasses. A les voir cela avait l'air facile. Je les ai imités à l'insu de tous, y compris du leur. Mais ce n'étaient pas les maisons de la *médina* et le trottoir vu de cinq étages à chaque franchissement aller, puis retour, ne m'a plus fait recommencer. Les quatre cents coups n'étaient pas la seule spécialité d'Yvan. Il était d'une grande habileté manuelle. Il avait annexé la buanderie et y confectionnait des modèles réduits, essentiellement d'avions. Je ne sais pas trop ce qu'il en faisait, mais ceux qu'une fois finis il suspendait figuraient les combats aériens entre Messerschmitt et Spitfire. Les matériaux pour les maquettes de plus grande envergure, le balsa et le papier japon pour l'entoilage, m'inspiraient la révérence des matières précieuses en raison de leur fragilité. C'est de l'admiration du modélisme d'Yvan que j'ai tiré une préférence

composé

pour le bricolage sur les travaux d'aiguille, qui ne me passionnaient guère et dont d'ailleurs les évolutions ultérieures allaient saper l'importance.

Avec *Gilbert* la grande affaire a été la musique. En fait, en y repensant, la musique était partout. Rappelant le goût de son père pour l'opéra, le mien en venait à répliquer d'une voix de stentor les accents déchirants de Caruso dans *Paiilasse*. Comme à l'opposé, la femme de ménage de notre propriétaire, Maître Viviani, d'une bonne humeur inaltérable, donnait aux matinées la chaleur solaire des chansons napolitaines. Nous dînions même en musique, car, dans un des bâtiments bas de l'autre côté de la rue de Lorraine, un orphéon maltais intitulé *Duke of Connaught* répétait tous les soirs le programme de son concert annuel ou animait les bals de la communauté. C'était l'occasion pour Camille, dit Minou, mon second petit frère de faire son numéro. Il lâchait un couvert sur le carrelage, qui tintait exactement au moment du triangle comme dans une séquence de *Fantasia*.

Au soir, suivant l'endroit, on entendait l'appel à la prière du muezzin. Sur l'avenue Jules Ferry, les vendeurs de jasmin et de kakis rameutaient les passants aux cris de « *Yassemine ! yassemine !* » et de « *kakis bien frais, frais kakis* »¹. Dans la journée, on pouvait entendre sortant des cafés maures des mélodies que j'ai retrouvées plus tard dans le *tarab* déclenché par *Oum Kalsoum*, ou évoquées dans la *Suite algérienne* de Camille Saint-Saëns. Il me semble me souvenir qu'on avait à la maison une *darboukah* en céramique tendue de peau de chèvre. Personne n'en a jamais joué, sauf à frapper dans des moments de rêverie quelques doums solitaires, rappels esseulés de cadences entêtantes.

De son côté, ma mère avait amené de ses périples européens un gramophone valise « La Voix de son Maître ». La

1. Sorte de gressins en forme de petits bretzels.

rotation du plateau dépendait des tours d'une manivelle, toujours insuffisants en cours de route. Dans ces conditions la première symphonie de *Brahms*, dont les dix disques formaient à eux seuls toute la discothèque, connaissait des ralentissements pleurards suivis de regains accélérés. Mais même ainsi, même avec les bruits parasites, même avec les pauses d'une face à l'autre et d'un disque à l'autre, l'œuvre a ouvert un espace imaginaire différent de celui dans lequel je vivais. Le *Recueil de chants à l'usage des écoles primaires*¹ conservé par ma mère et les cantiques protestants l'ont enraciné.

Margaret O'Brien jouant du violon dans un film dont je ne retrouve pas le titre a été au départ de mon désir musical. Mais le violon a laissé place au piano. Plutôt que les motifs habituels je risque l'idée que derrière cette substitution se profilait la dualité, bien réelle et portée au sommet, de *Micheline Ostermeyer*, pianiste concertiste et championne olympique du lancer de poids et de disque. Car David terrassant Goliath version Pearl White, mon père me voyait bien en femme petite envoyant d'une prise de judo valdinguer un malabar.

J'ai commencé l'apprentissage du solfège au Conservatoire situé rue Zarkoun et l'apprentissage du piano avec Madame *Nemolovsky*. Tant que nous avons eu à la maison le piano droit prêté par ma tante Denise, tout est allé sur les roulettes. Apogée de cette période, un jour que je répétais l'exécution d'une petite pièce de la Méthode Rose, *Les Plaintes d'une poupée*, Gilbert, arrivé sur ces entrefaites, s'est exclamé : « Mais c'est du César Franck ! ». Que d'emblée le compositeur et le morceau soient reconnus était un encouragement de taille. Mais, patatras, au moment où les *Études* de Czerny me faisaient entrevoir au terme de leurs exercices austères l'accès à des œuvres moins enfantines, l'instrument a regagné son domicile, les progrès ont été à

1. en suisse

reculons et, pour tout arranger, le nerf de la guerre s'est fait rare. Les cours de danse de *Debolska et Foutline* ont suivi la même trajectoire. Les restrictions budgétaires ont eu raison des passe-pieds des *Fêtes d'Hébé*, et du passage brillant de la 6^{ème} *Polonaise* sur lequel se faisait la sortie du cours. J'ai essayé de surmonter ces ratages grâce à un harmonica diatonique *Hohner* offert par un ami de mon père, le dentiste Nizard. C'était l'époque de l'harmoniciste *Larry Adler*. Comme je ne me débrouillais pas trop mal, j'ai pensé obtenir mieux avec un harmonica chromatique. Las, je n'ai jamais su utiliser ses deux octaves 1/2.

Heureusement grâce au cousinage la musique a pu continuer de façon passive. Gilbert était doué. Il entendait un air, il revenait d'un concert, il se mettait au piano et le reproduisait d'oreille. Maman, qui n'en était pas dépourvue, détectait les approximations et, sans être sévère, trouvait qu'il jouait la facilité. Quoi qu'il en soit, les cousins ne rataient aucun concert au Théâtre municipal et Gilbert m'y amenait. Je n'ai pas tellement souvenir des solistes, quoique les noms de Raymond Trouard, Janine Micheau, Andrès Segovia, Jacques Thibaud soient toujours présents, mais plutôt des chefs. C'était l'époque de *La Grande Aurora* et de *Préludes à la gloire*, films exaltant la précocité musicale de Pierino Gamba et de Roberto Benzi. La scène finale, dans laquelle l'enfant Roberto Benzi dirigeait les *Préludes* de Liszt, était grâce à Liszt proprement grandiose. A Tunis deux chefs alternaient à la direction de l'orchestre : Louis Gava et Henri Milan. Je revois Henri Milan en pied, adossé à un platane de l'avenue Jules Ferry, écouter pensif la fanfare *Duke of Connaught* un 14 juillet. Je n'ai rien pu trouver qui le concerne dans la masse des compilations de Google et qui ranime mes souvenirs. Quant à Louis Gava ses fonctions de directeur du conservatoire de Tunis et de directeur musical du théâtre municipal le sauvent de l'oubli. Finale-

ment ce sont les remarques corrosives de mon cousin René à leur endroit qui les ont maintenus dans mon esprit et les maintiennent encore. Le seul à échapper aux critiques assez féroces de jeunes gens épris de musique était le violoniste *Devv Erlih*. Sa fréquentation ajoutée à son talent faisait de ses interprétations quasiment une affaire de famille. Les controverses se déplaçaient alors de l'interprète aux œuvres interprétées. Lors d'un anniversaire les deux pièces de Ravel, *Tzigane* et *Vocalise-étude en forme de habanera*, formèrent le fond d'une dispute. Je m'en souviens, car trouvant la Habanera plus plaisante, tout ce tapage m'était sans raison. J'avais tort.

Marx a été le troisième apport de mes cousins. Je l'attribue à *André*, *René* et *Gilbert* tout ensemble, car j'ai en moi l'image, dans la maison de l'avenue de Madrid, de leurs échanges aimantés par deux vocables, « Marx » et « capital », qui les établissaient révérencieusement sur un Olympe. Mais c'est en fait leur mère, ma tante Denise, qu'il faut incriminer. Rien ne pourrait dépeindre mieux sa singularité que *la Magnani*. Elle n'en était pas ni une, ni la, réplique. Elle *était* Anna Magnani. Elle en avait tous les excès, la générosité sans borne et cette mobilité de l'âme qui la faisait passer dans le même instant du rire aux larmes et des larmes au rire à l'image des bourrasques traversant le printemps. Leur italianité et le tempérament qui va avec n'en étaient pas les seules causes. Elles partageaient la même faille. Ma tante ne pouvait égaler en beauté, du moins pour la galerie, le port altier de sa sœur. Elle rapportait, à propos de la façon dont se réalisaient anciennement les mariages, ces paroles de son père : « *J'ai deux filles : l'une belle et l'autre laide. Les cons qui les épouseront les épouseront pour leur belle gueule. Mais moi, un sou, je ne le leur donnerai pas.* ». Ma tante, mon oncle Camille et leurs trois fils composaient une

triade excentrique résumée un jour par cette exclamation : « *Quelle famille ! La mère est communiste. Et les enfants, aussi. Et le mari m'invite à déjeuner le jour de Kippour !* ». C'était là pointer ce qui représentait la quintessence Taieb, une indépendance tous azimuts. Ma mère, y reconnaissant mon père, et c'était ce qui lui avait plu, m'en faisait valoir le trait quand j'apprenais laborieusement la fable *Le loup et le chien*. Oui, ma tante Denise avait des convictions communistes au point même de déclarer avec l'exubérance méridionale être « la première femme bolchevik de Tunis ». Elle aurait pu tout aussi bien dire « de Tunisie », car je ne vois vraiment pas quelle femme dans ce pays et en ce temps, aurait pu lui ravir cette palme. Son adhésion était sans sectarisme. Chaque anniversaire elle m'ouvrait les horizons de la littérature russe en me livrant avec Tolstoï Pouchkine, Gogol, Lermontov, Tourgueniev. Sa seconde passion littéraire était Stendhal. De Stendhal *Armance* restait le seul ouvrage dont elle ne m'ait pas pourvue. En me l'offrant elle a eu cette phrase mystérieuse : « *que ce n'était peut-être pas un livre de mon âge* ». Je l'ai lu et je n'ai vu que l'histoire d'un jeune homme dont les tourments me semblaient aussi étrangers que les souffrances du jeune Werther. Donc, par l'intermédiaire de ses fils, je dois à ma tante Denise une détermination qui m'a rattrapée à Paris, dès notre arrivée en vertu du tropisme politique si particulier de la capitale, et plus tard avec les brèches intellectuelles ouvertes par Michel Foucault d'un côté et Louis Althusser de l'autre.



Décidément le tour d'esprit d'Amos Oz est une véritable mine.

A la page 88 de son livre, il prétend dans un accès d'ironie qu'il aurait la matière de deux volumes avec tout ce dont son

Passé

père et lui n'ont jamais parlé. Pour ma part c'est tout à fait différent. La matière est tout ce sur quoi dans les récits du mien je n'ai pas pensé lui en faire dire plus. Je pourrais d'ailleurs l'appliquer aussi aux récits de ma mère. A leur disparition la porte de leur mémoire est tombée. Le corollaire est le même : « *Mon père* (nos parents) *m'a* (nous ont) *laissé beaucoup de travail. Et j'ai* (nous avons) *encore du pain sur la planche* ».

Un autre objet du cours de ses pensées me frappe. Il a trait à un passage qu'il extrait d'un livre de Samuel-Joseph Agnon ¹. Le personnage du roman dit de la vie de sa mère : « *Ses jours, elle les avait passés recluse. De la maison, elle ne sortait pas* ». Pour Amos Oz l'expression répétée de cette claustration signale autre chose que la personne même de cette mère. « Derrière une façade harmonieuse et stable, écrit-il, se cache une réalité familiale et sociale dont l'équilibre est miné de l'intérieur ». Eh bien ! pour la réalité il a raison. La voici tout entière incluse dans le souvenir paternel : « *En pratique ma mère ne sortait pas. Dans la situation elle avait trop à faire. Aussi, l'avoir rencontrée un jour à l'angle de la rue d'Espagne et de la rue Es-Sadikia m'a frappé d'étonnement. Cela reste dans mon souvenir comme si c'était la première fois que je la voyais en tenue de ville... Pour les courses, c'était Papa qui les faisait* ». La voici encore relatée par Elise à Annie dans *Les Filles de Mardochee* : « C'était maman qui nous racontait cela car nous ne sortions pas... Ma mère non plus ne sortait pas beaucoup, mais elle parlait avec ses amies... Ce n'étaient pas les femmes qui faisaient le marché, mais les hommes, les maris. » ² A cette réalité je

1. Samuel-Joseph Agnon, *A la fleur de l'âge*, traduit de l'Hébreu par Laurent Schuman. Paris, Gallimard, 2014.

2. Annie Goldmann, *Les Filles de Mardochee, histoire d'une émancipation*. Paris, Denoël/Gonthier, 1979.

composé

serais tentée, à tort ou à raison, d'ajouter la présence de son véhicule : le parler pléonastique dont le très courant « *il m'a donné cadeau* » faisait sourire ma mère.

Aparté.

J'ai le chic pour les premières phrases de bouquins.

Comme j'ai la manie d'aller aux sources, je viens de recevoir *A la fleur de l'âge*. J'ouvre le livre et toc ! je tombe sur le début... Magnifique ! Il n'y avait pas à chercher. Il attendait Amos Oz comme le début du livre d'Amos Oz m'attendait. Je ne vais pas faire le catalogue des premières phrases qui m'ont séduites, même si dans le fond il n'y en a pas tellement. Je n'en reproduirai qu'une, celle qui ouvre *L'Ancêtre* de Juan José Saer : « *De ces rivages vides, il m'est surtout resté l'abondance de ciel* ». Voilà, tout est dit. Ce qui suit est superflu. Mais quand ça commence comme ça, la suite n'est pas mal non plus. Si je repense au livre de Saer, c'est que je l'avais passé à mon père. Et j'attendais, j'attendais, j'attendais sa réaction. Pendant des jours et des jours, nada. Et puis un matin il est arrivé avec ce seul adjectif, « formidable ! ». Et comme pour *Roman avec cocaïne* d'Aguéev l'extraordinaire que pouvait connaître notre communication n'avait pas besoin d'autre mot. Dans ces moments il me livrait des côtés inédits. En général il était plutôt puritain et pouvait avoir des jugements assez arrêtés. Aussi, même si je les risquais, j'appréhendais les empoignades. Contre toute attente *l'Amarcord* de Fellini a été la révélation d'un plaisir. Les images, les dialogues du film rencontraient son propre passé, comme pour nous deux ensemble la trirème fantomatique du *Satyricon* a rejoint le lointain de nos humanités latines.



Quand j'y repense, dans un autre sens, l'allusion de ma tante Denise ne pouvait que m'échapper. A la maison la distinction des livres en fonction de l'âge n'existait pas. J'ai d'ailleurs moins le souvenir de la place physique de ce qui aurait été « mes » livres que de celles des livres en général dans lesquels je pouvais piocher à ma guise. Excepté ceux rangés dans le coin salon de la salle à manger, ils faisaient partie de collections bon marché, dont le classicisme n'empêchait pas les univers aussi intrigants que *Le Château des Carpathes* de Jules Verne. Le haut du pavé était tenu, en raison de leur reliure cartonnée, toilée, par des exemplaires de la collection Nelson naufragés de la rue d'Angleterre. En émergeaient les intrigues compliquées dans une atmosphère ésotérique fumeuse du *Joseph Balsamo* d'Alexandre Dumas. Le « bas du pavé » était constitué par une série des « Meilleurs livres » disposée sur une étagère au-dessus d'un coffre d'angle dans le bureau de mon père. « Les meilleurs livres », petits classiques aux titres hétéroclite, étaient édités par la maison *Arthème Fayard* et se présentaient à l'époque sous la forme de cahiers peu épais, de mauvais papier, avec une agrafe par le milieu pour toute brochage et pour toute couverture le papier des feuillets coloré de façon criarde. La diversité et la multiplicité des auteurs, – on pouvait s'y procurer Homère aussi bien que Eschyle, Pascal aussi bien que *Othon* et *Heraclius* de Corneille, Marivaux aussi bien que Musset... – , signalaient l'énorme effort de vulgarisation. Pour ma part, plus encline aux romans, j'ai fait ma pâture des péripéties de *Bug-Jargal* et du terrifiant combat contre la pieuvre des *Travailleurs de la mer*.

Dans le salon, ce n'était pas grand-chose par le nombre et par le choix, et c'était en même temps tout autre chose. J'y lisais et relisais les *Contes philosophiques* de Voltaire, les épisodes terribles de la première guerre mondiale – les mutineries, les fusillés par erreur ou pour l'exemple – que

composé

relataient les numéros du *Crapouillot*, ou encore les récits autobiographiques de *Henry de Monfreid*, pour lequel ma mère avait comme ça le béguin. Mais surtout, surtout, dans la vitrine centrale du buffet, il y avait la *Bible Segond* de ma grand-mère maternelle. C'était un livre massif dont la reliure en cuir usée, le papier robuste et la typographie rendaient tactile ce qu'avait pu être le passé. J'y recherchais le sens d'une recommandation qu'il me semble avoir trouvé bien après.

« *Lisez le livre de Tobie* » avait dit à mon père ma grand-mère Borettaz. Si ça s'était passé maintenant, j'aurais dit plutôt ma grand-mère Jacquin. Car, le passé au présent, elle aurait pu alors parachever une insubordination conjugale déjà inscrite dans l'écart étymologique des deux patronymes. Mais ceci est une autre histoire.

C'était chez elle, à *La Tour de Peilz*, entre Vevey et Montreux, au bord du Léman, aux confins duquel les brumes des chaleurs estivales approchent les horizons marins. Mais était-ce en 1937, avant le mariage de mes parents, ou, bien plus tôt, à l'orée bizertine de leur couple ? C'est ce que je ne pourrai plus demander, pas plus que la raison pour laquelle ma mère en avait gardé le souvenir. Était-ce parce que la recommandation avait comme scellé la rencontre de deux mondes de la Bible, l'hébraïque et sa christianisation ; ou qu'en dépit de l'école du dimanche le sens lui en avait été barré par son rejet natif des articles de la foi ? Ou encore parce que, s'agissant de leur toute dernière rencontre, c'était une manière de la pérenniser, et, ou de revenir sur l'énigme ? Pourquoi le livre de Tobie et pourquoi mon père ? Pourquoi juste celui-là de

Passé

livre, et pas un des autres, pour tout arranger apocryphe ou, au mieux, deutérocanonique ?

Dans la lumière verticale d'un jour de juin, le rabbin a dit que *simha* et *roffé*, lignées des disparus qui assemblaient l'assistance, voulaient dire « joie » et « guérisseur ». Et moi à cet instant j'ai pensé *taieb*, à *taieb*, le bien nommé, qui était mort sans tambour ni trompette et porté en terre au sens on ne peut plus propre de « la plus stricte intimité ». Nous étions, ombre d'un cortège, juste sa garde rapprochée, six en tout et pour tout, réunis à une semaine près pour ses quatre-vingt-sept ans comme pour rattraper l'effacement de tous ses anniversaires précédents. Tout était un peu irréel : les fossoyeurs à l'écart, factivement occupés ; le maître de cérémonie tranchant sur la sobriété ambiante, en grand appareil comme aux obsèques de François Mitterrand en Charente trois ans plus tard ; mon frère et sa famille, penchés en avant comme s'ils luttaient contre un blizzard ambiant ; maman assise dans la Renault, portière ouverte, semblant rechercher avec sa canne les trèfles à quatre feuilles qu'elle trouvait d'un coup d'œil dans l'herbe des prés pentus de *Champ-de-Ban* ; et moi qui différerais la mise en terre par une ultime mise en vie, en clergyman dérisoire façon Hollywood, un volume de *Morceaux choisis* de Victor Hugo en guise de bible. Après coup, ce bouquin à couverture de cuir bordeaux, vestige des larcins de mes cousins Cattan, a grossi les participants de plusieurs présents aussi inattendus qu'invisibles. Si l'on tient compte de l'étiquette collée, du cachet de bibliothèque, de l'adresse typographique, et d'une signature calligraphiée à l'ancienne, la Librairie-Papeterie J. Danguin, Fournisseur des Ecoles, 21, rue Al-Djazira à Tunis, les Jeunesses Communistes de Tunisie

composé

du Cercle Guy Môquet, la Librairie Charles Delagrave 15, rue Soufflot à Paris, l'imprimerie Paul Brodard à Coulommiers, et apparemment aussi une propriétaire inconnue au nom proustien et en l'occurrence comme prédestiné, Odette de Gentile, se sont associés à l'hommage rendu par le poète à un homme qui, jusqu'à la fin de sa vie, était capable de réciter des pages entières de son œuvre. J'ai lu les premières strophes de *L'aurore s'allume*. J'avais préféré ce poème au *Djinn*s qu'il affectionnait et dont l'essaim s'était sur moi abattu le soir de sa mort, rappel de son tourbillon déclamé jusqu'au silence de sa fin. J'ai un peu triché avec Victor Hugo. Au vers final, je n'ai pas dit « Moi la vérité ». J'ai substitué « Lui l'honnêteté ». N'étaient le nombre des pieds ou la rime, j'aurais pu prononcer « Lui la bonté », ou mieux « Lui la vertu » au sens que le mot avait pour les Anciens. Oui, pour lui qui savait si bien le poids des mots, c'est « *Lui la uirtus* » que j'aurais dû proclamer à la face des présents.

Simha et *rofe* ou *roffe* signifient bien en hébreu « joie » et « médecin » et *taieb* en arabe « bon, bienfaisant ». J'ai regardé sur Internet, parce que j'aime les mots et leur histoire, et les histoires que leur histoire raconte. Je n'en fais pas savoir. Ni mystère, ni commerce. Je ne les retiens pas. C'est plutôt eux qui me prennent dans leurs rets étrangers, qui m'entraînent, m'attardent et me gardent captivée dans leurs dédales labyrinthiques. Au fond ç'a été une bonne chose que la tour de Babel ait énervé Yahvé. Langues et hommes sur la terre n'auraient pas été divers. Et ç'a en été une plus grande que la passion égarant sa raison, Yahvé ait en partie raté pour les langues ce qu'il a complètement réussi pour les hommes. En secret les langues conservent des contacts, permettant

Passé

des communications inespérées à ceux qui pénètrent leurs arcanes. Au *tayyib* arabe, à celui qui est bon, fait face l'hébreu *tób*. Pas seulement celui de *mazel tov* (*mazzālṭób*), mais celui de *tobhiyah*, *tobyyah* (*tóbīyāh*) du βιβλος λογων τωβιτ, du livre de Tobie, ou ספר דברי טובי, si ce texte existait en hébreu.

Et voilà comment, pour moi et que je voudrais tellement que ma mère sache, que mes parents sachent, Tobie est devenu, sans égard pour les préséances, le palimpseste de Taieb. A l'instant de cette superposition d'écritures, mon patronyme, grâce au jeu des errances géographiques et aux confluences des racines sémitiques, a pris, en sous-main, et à Dieu et sa Providence près il est vrai, figure biblique. Mais en bout de course pas celle vers laquelle l'orthographe française m'orientait.

Comme toujours avec la Bible, c'est très embrouillé. Et dans la famille ce n'est pas simple non plus. Je ne sais pas trop comment ma grand-mère entendait et écrivait le nom du livre, elle l'ital-i-e-n-n-e vivant en Suisse dans un canton protestant. Mais moi, sur la foi du français, je l'entendais *Tobie*. En anglais, dans les articles consacrés au sujet, c'est écrit *Tobit*. Même son de cloche dans la *Septante*, le livre c'est le livre de *Tobit* : βιβλος λογων τωβιτ. La *Vulgate*, elle, ne fait pas le détail : Tobie ou Tobit, c'est toujours *Tobias*. Mais deux noms ou un seul, reste que « dessous » il y a bien deux personnes : un père et son fils. Alors, livre de Tobit ou de Tobie, ça n'a l'air de pas grand-chose, mais ça change pas mal la vision de l'histoire. Selon le premier ou le second, le récit s'ordonne autour du père, ou bien autour du fils. Et même, nommer identiquement les deux personnes n'anéantit pas

composé

cette double lecture en confondant ses deux sujets. C'est au contraire rendre en quelque sorte possible le passage de l'un à l'autre, ou le va-et-vient entre les deux.

Mais considérer plutôt le père, quand l'attention a longtemps été braquée sur les tribulations extravagantes du fils, déclenche des rencontres étonnantes. La plus amusante est de pouvoir croire retrouver ma mère en cette Anna que le père prit pour femme. Au fil du récit, par imprégnation graduelle, en dépit d'avatars et de tourments dignes des mille et une nuits, la plus poignante est de reconnaître dans les recommandations adressées au fils les principes mêmes dont, hors la religion et ses pratiques, mon père nous instruisait dans l'exercice de sa vie.

Non, grand-mère Célestine Borettaz, née Jacquin, il n'était pas besoin, au seuil du foyer qu'il allait fonder, d'indiquer à mon père que son patronyme était synonyme d'homme de bien. Mon père n'était pas seulement le fils. Il était avant. Il était Tobit.



La Bible ayant été perdue après le départ de Tunis, il me reste de ma grand-mère maternelle trois menus objets et deux vestiges de plus d'importance. Avec un petit canif en argent incrusté de nacre en forme de poisson et le crochet à bottines assorti, j'ai toujours, transmise par ma mère, une bague modeste, archi-usée, qui tire sa singularité de la pierre noire piquetée de rouge enchâssée en son centre. J'ai aussi son portrait photographique en uniforme salutiste avec un regard qui, traversant le temps, dénote son

caractère et sa machine à coudre. Une séquence du film *Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris Xe*¹, rappelle opportunément la place centrale que cet outil avait dans les foyers, soit qu'on cousait pour « soi », soit qu'on cousait pour les autres. Celle qui de main en main est maintenant chez moi est une machine Singer. Son numéro de série gravé dans le métal est F 20706 64. Ce numéro l'établit comme faisant partie des 175000 unités fabriquées de janvier à juin 1912 dans l'usine de la *Singer Manufacturing Company* à Clydebank en Ecosse. Coïncidence, j'ai pu relever dans les registres du Bureau veveysan des étrangers que c'était en 1912 que ma grand-mère, laissant tomber son mari et se privant du même coup de ses fils, était arrivée en Suisse avec ses deux petites filles, Anna ma mère sept ans et Maria deux ans morte de la diphtérie la même année. Je pense qu'elle n'a pas pu acheter cette machine immédiatement. Car à la première date qui la mentionne, 10 février 1912, les registres la consignent comme ouvrière lithographe employée par la Société Klausfelder, éditrice du *Véritable Messager boiteux de Berne et de Vevey*.

Comment, bien après, d'elle à ma mère, et depuis quand, sa machine a-t-elle pu se retrouver à Tunis ? Qu'avec son poids de fonte augmenté de celui de la table à pédale elle ait pu voyager d'une contrée aussi lointaine que la Suisse, franchir des montagnes, suivre des vallées et traverser la Méditerranée la met pour moi au rang des éléphants d'Hannibal ou des canons du Premier Consul. D'un autre côté les deux sphinx trônant dans l'ensemble de ses ornements dorés sur fond noir peuvent faire hésiter l'épopée en faveur de la campagne d'Égypte. Je garde les trois idées, car elles me plaisent tout autant. Par la suite, une fois à Paris, la vie au jour le jour, dépendant de la couture à domicile au profit

1. Ruth Zylberman, *Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris Xe* (2018, Zadig Productions/Arte)

composé

des établissements de confection de la rue Réaumur, l'a délestée de sa pédale pour un moteur électrique. Pour poursuivre l'histoire, et je l'espère non la clore, le moteur a été installé par la *Maison Maurice*, dite fondée en 1916 / Machines à coudre / 30, rue de Cambronne, 30 / SEGUR 48.30 - PARIS XV^e.

Alors voilà, j'écris ici ce que je souhaiterais dire à mes petits neveux au sujet de cette machine : « *Débrouillez-vous, mais ne vous en débarrassez jamais. Son histoire est aussi celle de gens dont vous descendez. Elle représente la liberté de votre arrière-arrière-grand-mère. Après elle, avec sa fille, votre arrière-grand-mère, elle a continué cet office, habillé et fait vivre une famille. Et, si maintenant après avoir tant travaillé elle est en grande partie au repos, elle marche encore et son cliquetis a le son argentin des métaux pleins dont on faisait les objets auparavant. Je l'ai enregistré de peur qu'il ne se perde, de peur que ne se taise le bruit de ses travaux, - allez ! parfois un peu d'emphase ne fait de mal à personne - de peur que ne se taise la voix des muets de l'histoire, de ceux dont l'histoire est faite et qu'ingrate elle ne retient pas.* »